CAMILLA LÄCKBERG

Le Prédicateur

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans les rochers proches de Fjällbacka, le petit port touristique suédois dont il était question dans La Princesse des glaces, on découvre le cadavre d'une femme. L'affaire se complique quand apparaissent, plus profond au même endroit, deux squelettes de femmes…
L'inspecteur Patrik Hedström est chargé de l'enquête en cette période estivale où l'incident pourrait faire fuir les touristes et qui, canicule oblige, rend difficiles les dernières semaines de grossesse d'Erica Falck, sa compagne.

Lentement, le tableau se précise : les squelettes sont certainement ceux de deux jeunes femmes disparues vingt-quatre ans plus tôt. Revient ainsi en lumière la famille Hult, dont le patriarche, Ephraïm, magnétisait les foules accompagné de ses deux petits garçons, Gabriel et Johannes, dotés de pouvoirs de guérisseurs. Depuis cette époque et un étrange suicide, la famille est divisée en deux branches qui se haïssent.
Alors que Patrik assemble les morceaux du puzzle, on apprend que Jenny, une adolescente en vacances dans un camping, a disparu. La liste s'allonge…

Une nouvelle fois, Camilla Läckberg excelle à tisser son intrigue, manipulant son lecteur avec jubilation, entre informations finement distillées et plaisir de nous perdre en compagnie de ses personnages dans une atmosphère provinciale lourde de secrets.

"ACTES NOIRS"
série dirigée par Marc de Gouvenain

CAMILLA LÄCKBERG

Camilla Läckberg, née le 30 août 1974, est l'auteur de plusieurs romans noirs mettant en scène Erica Falck et dont l'intrigue se situe à Fjällbacka, petite ville tranquille de la côte suédoise. La Princesse des glaces *(Actes Sud, 2008) a reçu en France le grand prix de la Littérature policière et le prix du Polar étranger au Festival de Cognac. Classés parmi les meilleures ventes de ces dernières années en Suède, ses ouvrages paraîtront successivement chez Actes Sud.*

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008.

Illustration de couverture : © Nicoletta Ceccoli

Titre original :
Predikanten
Editeur original :
Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2004
publié avec l'accord de
Bengt Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2011
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00394-4

CAMILLA LÄCKBERG

Le Prédicateur

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach et Catherine Marcus

ACTES SUD

à Micke

La journée commença de façon prometteuse. Il se réveilla tôt, avant le reste de la famille, s'habilla aussi discrètement que possible et réussit à filer sans se faire remarquer. Il emporta son casque de chevalier et l'épée de bois qu'il brandit triomphalement pendant qu'il courait sur les cent mètres séparant sa maison de l'entrée de la brèche du Roi. Il s'arrêta un instant et observa respectueusement la trouée escarpée fendant le roc. Deux mètres environ séparaient les parois et elles s'élevaient sur une bonne dizaine de mètres vers le ciel où le soleil avait commencé son ascension. Trois gros blocs de pierre étaient restés coincés à mi-hauteur constituant un spectacle impressionnant. L'endroit avait une force d'attraction magique sur un enfant de six ans, et le fait que la brèche du Roi soit territoire interdit la rendait d'autant plus attirante.

La faille avait reçu son nom lors d'une visite d'Oscar II à Fjällbacka à la fin des années 1880, mais, de cela, il ne savait rien, ou s'en fichait, lorsqu'il s'introduisit lentement parmi les ombres, son épée de bois prête à l'attaque. En revanche, son papa avait raconté que les scènes du gouffre de l'Enfer dans *Ronya, fille de brigands* avaient été tournées dans la brèche du Roi, et au cinéma il s'était senti tout excité en voyant Mattis, le chef des bandits, la franchir au galop sur son cheval. Parfois il venait jouer au brigand ici, mais aujourd'hui il était chevalier. Chevalier de la Table ronde, comme dans le livre de coloriage que sa grand-mère lui avait offert pour son anniversaire.

Il avança pas à pas sur les rochers et se prépara à affronter courageusement avec son épée le gros dragon cracheur de feu. Le soleil n'arrivait pas à pénétrer dans ce couloir étroit

et le lieu restait froid et sombre même en été. Parfait pour les dragons. Bientôt il ferait gicler le sang de sa gorge, et après une longue agonie le dragon s'écroulerait mort à ses pieds.

Du coin de l'œil il aperçut quelque chose qui attira son attention, un bout de tissu rouge qui dépassait d'un rocher. Sa curiosité prit le dessus, le dragon pouvait attendre. Il y avait peut-être un trésor caché là. Il prit son élan, sauta sur le bloc de pierre et regarda de l'autre côté. Un instant il faillit tomber à la renverse, il tangua quelques secondes puis retrouva son équilibre en battant des bras. Après coup, il ne voudrait pas reconnaître qu'il s'était affolé, mais sur l'instant il eut la plus grande frousse de ses six années de vie. Une dame était embusquée là, étendue sur le dos et elle le fixait de ses yeux écarquillés. Son premier réflexe lui dicta de fuir, avant qu'elle puisse l'attraper et comprendre qu'il jouait ici alors qu'il n'en avait pas le droit. Elle allait peut-être l'obliger à raconter où il habitait, le ramener à la maison. Maman et papa seraient hyper fâchés et demanderaient combien de fois ils lui avaient déjà dit de ne pas aller à la brèche du Roi sans être accompagné d'un adulte.

Mais ce qui était étrange, c'est que la dame ne bougeait pas. Elle ne portait pas de vêtements, et un instant il fut gêné de regarder une femme toute nue. Le truc rouge qu'il avait vu n'était pas un bout de tissu, c'était un sac posé juste à côté d'elle, mais il ne voyait pas de vêtements, nulle part. Bizarre de rester toute nue, alors qu'il faisait si froid ici.

Puis une pensée impossible surgit en lui. La dame était peut-être morte ! C'était la seule explication qu'il pouvait trouver à son immobilité absolue. Cette idée le fit sauter en bas du rocher et lentement reculer vers l'ouverture de la faille. Après avoir mis quelques mètres entre lui et la femme morte, il pivota sur ses talons et prit ses jambes à son cou pour rentrer chez lui. Il ne se souciait plus de savoir s'il allait se faire disputer ou pas.

La sueur collait les draps contre son corps. Erica se tournait et se retournait dans son lit, sans réussir à trouver une position confortable pour dormir. La nuit d'été lumineuse ne facilitait pas non plus le sommeil et pour la millième fois elle nota mentalement qu'elle devait installer des rideaux opaques aux fenêtres, ou plutôt elle ferait en sorte que Patrik s'en occupe.

Sa respiration calme à côté d'elle lui donnait des envies de meurtre. Comment pouvait-il avoir le toupet de ronfler tranquillement alors qu'elle passait ses nuits sans dormir ? Après tout, c'était son bébé aussi. Ne devrait-il pas rester éveillé par solidarité ou quelque chose comme ça ? Elle le toucha dans l'espoir qu'il se réveille. Pas un mouvement. Elle le toucha un peu plus fort. Il grogna, tira la couverture et lui tourna le dos.

Avec un soupir, elle croisa les bras sur sa poitrine et fixa le plafond. Son ventre s'arrondissait comme un énorme globe terrestre et elle essaya d'imaginer l'enfant, nageant dans le liquide amniotique, là dans le noir. Peut-être suçant son pouce. Mais tout cela était trop irréel pour faire surgir des images de bébé dans sa tête. Elle était au huitième mois, mais n'arrivait toujours pas à réaliser qu'il y avait un enfant dans son ventre. Bon, ça n'allait sans doute pas tarder à devenir trop réel. Erica était déchirée entre la hâte et la crainte. Elle avait du mal à voir au-delà de l'accouchement. Si elle était vraiment honnête, elle avait du mal à voir plus loin que le problème de ne plus pouvoir dormir sur le ventre. Elle regarda les chiffres lumineux du réveil. Quatre quarante-deux. Elle pourrait peut-être allumer la lumière et lire un petit moment ?

Trois heures et demie et un mauvais polar plus tard, elle était en train de rouler hors du lit pour se lever lorsque la sonnerie du téléphone retentit. En habituée, elle tendit le combiné à Patrik.

— Allô. Sa voix était lourde de sommeil. Oui, bien sûr, oh la vache, oui, je peux y être dans un quart d'heure. D'accord, on se retrouve là-bas.

Il se tourna vers Erica.

— Je dois y aller. Alerte à bord.

— Mais tu es en vacances. Il n'y a personne d'autre pour s'en occuper ? Elle entendit combien sa voix était geignarde, mais une nuit blanche n'était jamais profitable à l'humeur.

— C'est un homicide. Mellberg veut que je vienne. Il y va aussi.

— Un homicide ? Où ça ?

— Ici à Fjällbacka. Un gosse a trouvé une femme morte dans la brèche du Roi ce matin.

Patrik s'habilla en quatrième vitesse, de légers vêtements d'été, puisqu'on était au mois de juillet. Avant de se ruer dehors,

il grimpa sur le lit et embrassa le ventre d'Erica, quelque part à l'endroit où elle se rappelait vaguement avoir eu un nombril.

— Bye Bébé. Sois gentil avec ta maman, je serai bientôt de retour.

Il posa une bise rapide sur la joue de sa compagne et partit. Avec un soupir, Erica s'extirpa du lit et enfila l'une des tentes qui lui faisaient office de vêtements. Très bêtement, elle avait lu quantité de livres sur la grossesse et, à son avis, tous les auteurs qui en décrivaient les joies devraient être traînés sur la place publique et roués de coups. Insomnies, articulations douloureuses, carences, hémorroïdes, transpiration et toutes sortes de dérèglements hormonaux étaient plus près de la réalité. Et ce feu intérieur qui était censé l'illuminer, elle n'en avait certainement pas ressenti la moindre foutue flamme. En grommelant, elle descendit lentement l'escalier pour avaler la première tasse de café de la journée.

Lorsque Patrik arriva, l'activité battait son plein. L'entrée de la brèche du Roi avait été fermée par des rubans jaunes et il compta trois voitures de police et une ambulance. Le personnel technique d'Uddevalla avait déjà commencé son travail et Patrik était suffisamment avisé pour ne pas pénétrer sur le lieu du crime avec ses gros sabots. Ça, c'était l'erreur des débutants, ce qui n'empêchait pas son chef, le commissaire Mellberg, de se balader parmi les techniciens. Du désespoir plein les yeux, ceux-ci regardaient ses chaussures et ses vêtements déposer des milliers de fibres et de particules sur leur lieu de travail si fragile. Lorsque Patrik s'arrêta devant le ruban et fit signe à Mellberg, celui-ci leva le camp, à leur grand soulagement, et passa de l'autre côté du barrage.

— Salut Hedström.

La voix était cordiale voire joyeuse et Patrik sursauta de surprise. Une seconde il crut même que son chef allait le serrer dans ses bras, mais cela ne resta heureusement qu'une pensée inquiétante. L'homme paraissait totalement transformé ! Ça ne faisait qu'une semaine que Patrik était en congé, mais le Mellberg qu'il avait en face de lui n'était vraiment pas le même qui faisait la gueule derrière son bureau et grommelait que les vacances étaient une notion à supprimer.

Mellberg secoua vigoureusement la main de Patrik et lui tapa dans le dos.

— Et comment va ta poule pondeuse ? C'est pour bientôt, non ?

— Pas avant un mois et demi, à ce qu'ils disent.

Patrik n'arrivait toujours pas à comprendre ce qui avait bien pu déclencher ces manifestations de joie de la part de Mellberg, mais il remisa sa curiosité et essaya de se concentrer sur la raison de sa venue en ce lieu.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Mellberg fit un effort monstre pour barrer le chemin au sourire sur son visage et montra les entrailles ombragées de la faille.

— Un gosse de six ans est sorti tôt ce matin quand ses parents dormaient encore, il est venu ici jouer au chevalier parmi les rochers. Et il a trouvé une femme morte. On a été avertis à six heures et quart.

— Ça fait combien de temps que les techniciens examinent les lieux ?

— Ils sont là depuis une heure. L'ambulance est arrivée en premier et ils ont tout de suite confirmé qu'il n'était plus question d'intervenir médicalement. Depuis, les techniciens ont pu travailler à leur guise. Assez emmerdants, ces gars-là, je te le dis… Je suis allé y jeter un petit coup d'œil, c'est tout, et ils m'ont traité de tous les noms. Mais je suppose que ça rend chiant, forcément, de passer ses journées à quatre pattes à traquer des fibres avec une pince à épiler.

Patrik reconnut là son supérieur hiérarchique. Ça, c'était davantage le jargon de Mellberg. D'expérience, il savait cependant que ça ne servait à rien d'essayer de corriger ses opinions. C'était plus simple de laisser tout cela entrer par une oreille et sortir par l'autre.

— Qu'est-ce qu'on sait de la victime ?

— Rien pour l'instant. Environ vingt-cinq ans. Son seul vêtement, si on peut appeler ça un vêtement, est un sac à main, sinon elle est entièrement à poil. Jolis nichons, d'ailleurs.

Patrik ferma les yeux et répéta silencieusement, comme un mantra intérieur : "Il partira bientôt à la retraite. Il partira bientôt à la retraite…"

Imperturbable, Mellberg poursuivit :

— On n'a pas pu déterminer de quoi elle est morte, mais elle est assez mal en point. Des hématomes sur tout le corps

et des coupures, de couteau probablement. Et puis, oui, elle est allongée sur une couverture grise. Le médecin légiste est en train de l'examiner, comme ça j'espère que nous aurons un avis préliminaire assez rapidement.

— Aucune disparition de femme n'a été signalée ces derniers temps ? Une femme d'à peu près son âge ?

— Non, personne dans le coin. Seulement un vieux l'autre semaine, mais au bout du compte il en avait seulement eu marre d'être coincé dans une caravane avec sa bourgeoise et il s'était tiré avec une jeunette qu'il avait rencontrée à *La Galère*.

Patrik vit que l'équipe se préparait à transférer le corps dans un sac. Les mains et les pieds avaient été entourés des sachets réglementaires, pour conserver toutes traces éventuelles. Les techniciens d'Uddevalla étaient des habitués et ils travaillaient avec des gestes efficaces pour introduire la femme dans le sac. La couverture aussi serait placée dans un sac en plastique pour un examen ultérieur.

A leur expression de stupeur et à la façon dont ils se figèrent au milieu de leurs mouvements, Patrik comprit que quelque chose d'inattendu venait de se produire.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous n'allez pas le croire, mais il y a des ossements ici. Et deux crânes. A en juger par la quantité d'os, je dirais effectivement qu'on a affaire à deux squelettes.

ÉTÉ 1979

Elle zigzaguait considérablement sur son vélo en rentrant chez elle cette nuit de la Saint-Jean. La fête avait été un peu plus intense que prévu, mais peu importe. Elle était adulte maintenant, elle pouvait faire ce qu'elle voulait. Le plus chouette avait été d'être débarrassée de la petite. La môme avec ses cris, sa soif de tendresse et sa demande continuelle de quelque chose qu'elle était incapable de lui donner. C'était bien sa faute si elle était obligée d'habiter encore chez sa mère et si la vieille la laissait à peine mettre le nez dehors, bien qu'elle ait vingt ans. C'était un miracle qu'elle ait pu sortir pour le bal de ce soir.

Si elle n'avait pas eu le bébé elle aurait pu habiter seule maintenant et gagner sa vie, sortir quand elle aurait envie et rentrer à l'heure qu'elle voudrait, sans être fliquée en permanence. Mais avec la môme ce n'était pas possible. Elle aurait préféré la confier à quelqu'un, la faire adopter, mais la vieille n'était pas d'accord avec ça, et maintenant c'était à elle d'assumer. Si sa mère avait tellement envie de garder la petite, elle n'avait qu'à s'en occuper elle-même, non ?

La vieille allait faire une de ces gueules en la voyant arriver comme ça, au petit matin. Son haleine puait l'alcool et demain elle en subirait les conséquences. Mais ça le valait. Elle ne s'était pas autant amusée depuis la naissance de ce foutu bébé.

Elle traversa le carrefour de la station d'essence et continua un bout de chemin avant de tourner vers Bräcke. Elle faillit tomber dans le fossé mais réussit à redresser le vélo et elle pédala plus fort pour grimper le premier raidillon. Le vent balayait ses cheveux et la nuit d'été était parfaitement tranquille. Un instant elle ferma les yeux et pensa à l'autre nuit

d'été claire, quand l'Allemand l'avait mise enceinte. Ça avait été une nuit merveilleuse et interdite, mais qui ne valait pas le prix qu'elle était obligée de payer.

Soudain elle rouvrit les yeux. Quelque chose avait brutalement fait obstacle à son vélo et la dernière chose qu'elle vit était le sol qui se précipitait vers elle à une vitesse vertigineuse.

De retour au commissariat de Tanumshede, Mellberg plongea dans de profondes réflexions, ce qui ne lui ressemblait guère. Assis en face de son chef dans la cuisine, Patrik non plus ne disait pas grand-chose. Lui aussi était en train de méditer les événements de la matinée. En fait, il faisait trop chaud pour boire du café, mais il avait besoin d'un fortifiant et un alcool n'était pas très approprié. Tous deux s'éventaient avec leur chemise pour se rafraîchir un peu. La clim était en panne depuis deux semaines et ils n'avaient pas encore réussi à trouver quelqu'un pour la réparer. Dans la matinée, c'était gérable, mais vers midi la température atteignait des sommets pénibles.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? Mellberg se gratta pensivement le nid de cheveux enroulés sur sa tête destiné à dissimuler sa calvitie.

— Aucune idée, pour tout te dire. Un cadavre de femme posé sur deux squelettes. Si quelqu'un n'avait pas été réellement tué, je trouverais que ça ressemble à un canular. Des ossements volés dans un labo ou un truc de ce genre, mais il y a le cadavre de la femme, et elle a bel et bien été assassinée. J'ai entendu le commentaire d'un des techniciens, il disait que les ossements n'avaient pas l'air d'être de la première fraîcheur. Mais, évidemment, tout dépend de leur emplacement. S'ils ont été exposés à la pluie et au vent, ou s'ils étaient à l'abri. Il faut espérer que le médecin légiste pourra estimer de quand ils datent.

— Oui, justement, quand est-ce que tu crois qu'on aura son premier rapport ? Le front luisant de sueur de Mellberg se couvrit de plis préoccupés.

— Sans doute au cours de la journée, ensuite il lui faudra probablement deux, trois jours pour tout revoir en détail. D'ici là, on fera avec ce qu'on a. Ils sont où, les autres ?

Mellberg soupira.

— Gösta est en congé aujourd'hui. Encore une de ses foutues compétitions de golf, je crois. Ernst et Martin sont partis faire un constat. Annika est à Ténériffe. Elle s'est imaginé qu'il allait pleuvoir comme d'habitude cet été. Pauvre petite. C'est moche de ne pas passer ses vacances en Suède quand il y fait un temps pareil.

Patrik jeta de nouveau un coup d'œil surpris à Mellberg et s'interrogea sur cet inhabituel élan de sympathie. Il y avait anguille sous roche, c'était évident. Mais ce n'était pas le moment de réfléchir à ça. Ils avaient des choses plus importantes à régler.

— Je sais que tu es en vacances jusqu'à la fin de la semaine, mais tu ne pourrais pas envisager de revenir nous filer un coup de main ? Ernst est totalement dépourvu d'imagination, et Martin n'a pas l'expérience qu'il faut pour mener une enquête. On aurait vraiment besoin de ton aide.

La demande était tellement flatteuse pour sa vanité que Patrik s'entendit accepter séance tenante. Il savait très bien qu'il allait prendre un savon en rentrant à la maison, mais il justifia son choix en se disant qu'il ne lui fallait qu'un quart d'heure pour rentrer si Erica avait besoin de lui. Par ailleurs, avec la canicule, ils commençaient à se porter sur les nerfs, tous les deux, et ce serait peut-être un bienfait s'il n'était plus à la maison.

— Avant toute chose, j'aimerais vérifier si on a signalé la disparition d'une femme. Il faudra lancer une recherche assez large, disons par exemple de Strömstad jusqu'à Göteborg. Je demanderai à Martin ou à Ernst de s'en occuper. Il m'a semblé les entendre arriver.

— Ça, c'est bien, c'est formidable ! Très bien raisonné, continue comme ça !

Mellberg avait fini son café, il se leva et tapota joyeusement l'épaule de Patrik. Celui-ci comprit qu'il ferait tout le boulot comme d'habitude tandis que Mellberg récolterait les lauriers, mais c'était un fait, et ça ne valait plus la peine de se prendre la tête pour ça.

En soupirant, il mit sa tasse et celle de Mellberg dans le lave-vaisselle. Tout indiquait qu'il n'aurait pas à se soucier d'indices de crème solaire aujourd'hui.

— Allez debout, vous croyez que c'est une foutue pension de famille ici, où on peut rester au lit la moitié de la journée ?

La voix traversa d'épaisses couches de brouillard et résonna douloureusement contre son os frontal. Johan ouvrit prudemment un œil, mais le referma aussitôt quand il rencontra la lumière aveuglante du soleil d'été.

— Putain de merde… Robert, son aîné d'un an, se retourna dans son lit. Il tira l'oreiller sur sa tête, mais celui-ci lui fut brutalement arraché et il se redressa en maugréant.

— Jamais on peut faire la grasse mat' dans cette maison.

— Vous faites la grasse matinée tous les jours, tous les deux, espèces de fainéants. Il est presque midi. Si vous arrêtiez de traîner dehors toute la nuit à fabriquer Dieu sait quoi, vous ne passeriez pas vos journées à dormir. J'ai besoin qu'on m'aide un peu par ici. Vous habitez gratis et vous mangez gratis, alors que vous êtes des hommes adultes, la moindre des choses serait de donner un coup de main à votre pauvre mère.

Solveig Hult se tenait les bras croisés sur son buste énorme. Elle était obèse, avec la pâleur de celle qui ne met jamais un pied dehors. Ses cheveux étaient sales et pendaient en mèches sombres et grasses de part et d'autre de son visage.

— Presque trente ans que vous avez et c'est encore votre mère qui vous fait vivre ! Et ça se dit des héros, ça ! Comment vous avez les moyens d'aller faire la fête tous les soirs, j'aimerais bien le savoir ? Vous ne bossez pas, et je ne vois jamais la moindre contribution à la caisse commune. Je vous le dis, si votre père avait été là, il aurait mis le holà ! Est-ce que vous avez eu des nouvelles de l'agence pour l'emploi ? Ça fait deux semaines maintenant que vous deviez y aller !

Ce fut au tour de Johan de poser l'oreiller sur son visage. Il essaya de faire barrage à l'éternel rabâchage, on aurait dit un disque rayé, mais l'oreiller lui fut arraché aussitôt et il se vit obligé de se redresser dans le lit, la gueule de bois cognant comme une fanfare militaire dans son crâne.

— J'ai débarrassé le petit-déjeuner depuis un bon moment. Vous vous débrouillerez pour trouver quelque chose dans le frigo.

L'énorme postérieur de Solveig dodelina quand elle sortit de la petite chambre que les frères partageaient et elle claqua la porte derrière elle. Ils n'osèrent pas tenter le coup de se recoucher, sortirent un paquet de cigarettes et s'allumèrent une clope chacun. Aucun problème pour sauter le petit-déjeuner, mais la clope réveillait les esprits et chauffait agréablement la gorge.

— Hé, pour un casse, c'était un sacré casse, hier… Robert rit et souffla des ronds de fumée dans l'air. Je te l'avais dit, qu'ils avaient des trucs maousses chez eux. Patron d'une boîte à Stockholm, pas étonnant qu'ils puissent se payer un luxe pareil.

Johan ne répondit pas. Contrairement à son grand frère, les cambriolages ne lui donnaient jamais de montées d'adrénaline. Que ce soit avant les raids ou après, il ressentait plutôt une grosse boule d'angoisse froide dans le ventre. Mais il avait toujours obéi à Robert et il ne lui venait jamais à l'esprit qu'il pourrait faire autrement.

Ça faisait un bail qu'un cambriolage n'avait pas rapporté autant que celui de la veille. Les gens avaient commencé à se méfier et à ne pas garder d'objets de valeur dans leurs maisons de campagne. Ils se meublaient avec des vieilleries dont ils ne savaient pas comment se débarrasser, ou des trouvailles de ventes aux enchères qui leur donnaient l'impression d'avoir réalisé une super affaire alors qu'elles ne valaient pas un clou. Mais, hier, les frères avaient mis la main sur une télé neuve, un lecteur DVD, une console Nintendo et la collection de bijoux de la maîtresse de maison. Robert allait tout vendre par ses canaux habituels et ça leur procurerait une belle somme. Qui ne durerait pas très longtemps. L'argent volé brûlait les poches et au bout de quelques semaines il n'en resterait plus. Dépensé au jeu, dans les restos où ils banqueraient pour tout le monde et dans deux, trois petits trucs qu'ils allaient s'offrir. Johan regarda sa montre hors de prix. Heureusement, sa vieille ne savait pas reconnaître un objet de valeur quand elle en voyait un. Si elle avait su combien elle coûtait, cette montre, elle aurait râlé un max.

Parfois, il avait l'impression de tourner comme un écureuil dans une roue, pendant que les années passaient. Rien n'avait vraiment changé depuis qu'ils étaient adolescents et l'avenir lui apparaissait toujours aussi bouché. La seule chose qui donnait

un sens à sa vie était le secret, l'unique secret, qu'il avait dissimulé à Robert. Un instinct profondément enfoui lui disait que rien de bon n'en sortirait s'il se confiait à son frère. Robert en ferait quelque chose de sale avec ses commentaires vulgaires.

Pendant une seconde il s'autorisa à penser à elle, à la douceur de ses cheveux, et à la petitesse de sa main quand il la prenait dans la sienne.

— Eh toi, arrête de rêver. On a du taf qui attend.

Robert se leva, la cigarette pendue au coin de la bouche et sortit le premier de la chambre. Comme toujours, Johan le suivit. Il ne pouvait pas faire autrement.

Dans la cuisine, Solveig occupait sa place habituelle. Depuis que Johan était petit, depuis ce qui était arrivé à son vieux, il l'avait vue assise sur sa chaise devant la fenêtre, les doigts tripotant nerveusement ce qu'il y avait devant elle sur la table. Dans ses premiers souvenirs, elle avait été belle, mais au fil des ans l'obésité s'était installée en couches de plus en plus épaisses sur son corps et ses traits.

Elle avait l'air d'être en transe ; ses doigts vivaient leur propre vie, continuellement triturant et caressant. Ça faisait plus de vingt ans qu'elle s'occupait de ces saloperies d'albums, qu'elle les triait et retriait. Elle en achetait d'autres et collait à nouveau les photos et les coupures de presse. Mieux, plus soigneusement. Il n'était pas bête au point de ne pas comprendre que c'était sa façon à elle de retenir des temps plus heureux, mais il faudrait bien qu'elle réalise un jour que cette époque-là était terminée.

Les photos dataient des années où Solveig était belle. Le sommet de sa vie avait été son mariage avec Johannes Hult, le plus jeune fils d'Ephraïm Hult, célèbre prédicateur évangélique et propriétaire du plus riche domaine de la région. Johannes était beau et fortuné, et elle était pauvre, certes, mais la plus belle fille du département, tout le monde le disait. Et s'il fallait d'autres preuves, il suffirait de montrer les articles de son couronnement de Miss Eté deux années de suite, elle les avait tous conservés. C'étaient eux qu'elle bichonnait et triait si soigneusement, chaque jour depuis plus de vingt ans, et les nombreuses photos en noir et blanc d'elle-même jeune. Elle savait que cette fille-là existait quelque part sous les épaisseurs de graisse, et à travers les photos elle pouvait la

retenir, même si à chaque année qui passait elle lui échappait encore un petit peu plus.

Après un dernier regard par-dessus l'épaule, Johan quitta sa mère dans la cuisine et emboîta le pas de son frère. Comme le disait Robert, ils avaient du taf qui les attendait.

Erica se demanda si elle n'allait pas sortir se promener, mais réalisa que ce n'était peut-être pas très futé de partir au moment le plus chaud de la journée, quand le soleil était au zénith. Elle s'était portée comme un charme durant toute la grossesse, jusqu'à ce que la canicule vienne s'installer. Depuis, elle se sentait comme une baleine en nage, cherchant désespérément un peu de fraîcheur. Patrik, que Dieu le bénisse, avait eu la bonne idée de lui acheter un ventilateur qu'elle transportait avec elle partout dans la maison.

Sur la véranda, la prise électrique était idéalement placée pour le ventilateur et elle pouvait s'allonger sur le canapé. Aucune position n'était confortable plus de cinq minutes et elle devait sans cesse se tourner dans tous les sens pour essayer d'en trouver une qui soit acceptable. Dans certaines postures, elle recevait un pied dans les côtes, ou bien quelque chose qui était probablement une main s'entêtait à la boxer, et elle était obligée de se déplacer à nouveau. Elle se demandait comment elle ferait pour supporter un mois de plus ainsi.

Ils n'étaient en couple que depuis six mois, elle et Patrik, quand elle était tombée enceinte, mais bizarrement cela ne leur avait pas posé le moindre problème. Ils avaient une certaine expérience de la vie tous les deux, ils savaient ce qu'ils voulaient et trouvaient qu'il n'y avait aucune raison d'attendre. C'était seulement maintenant qu'elle commençait à se poser des questions et c'était un peu tard. Ils n'avaient peut-être pas vécu suffisamment ensemble au quotidien avant de se lancer ? Comment leur relation allait-elle résister au face-à-face avec un nouveau petit être qui exigerait toute l'attention qu'ils avaient jusque-là consacrée l'un à l'autre ?

Certes, l'amour fou et aveugle des premiers temps était passé et ils étaient maintenant dans une relation plus réaliste, plus ordinaire, avec une vraie connaissance de leurs bons et mauvais côtés réciproques. Mais si jamais, dans le sillage de l'enfant, il ne restait que les mauvais côtés ? Combien

de fois n'avait-elle pas entendu les statistiques sur tous ces couples qui faisaient naufrage pendant la première année de vie du premier enfant ? Mais, bon, ça ne servait à rien de se faire du mauvais sang pour ça maintenant. Ce qui était fait était fait et, quoi qu'il en soit, aussi bien elle que Patrik attendaient l'arrivée de l'enfant avec chaque parcelle de leur corps. Il fallait juste espérer que cet élan durerait pour les aider à traverser le grand chamboulement.

Elle sursauta quand le téléphone sonna et se leva laborieusement du canapé pour aller répondre.

— Oui, allô ? Tiens, salut Conny. Oui, bien, merci, un peu trop chaud seulement quand on est enceinte. Venir nous voir ? Oui, bien sûr… venez prendre le café. Passer la nuit ? Ben… Erica soupira intérieurement. Bon d'accord. Vous arrivez quand ? Ce soir ! Oui, non, aucun problème, bien sûr. Je ferai les lits de la chambre d'amis.

Dégoûtée, elle raccrocha. Avoir une maison à Fjällbacka devenait un gros inconvénient en été. Subitement, tous les membres de la famille et toutes sortes d'amis surgissaient, alors qu'ils n'avaient donné aucun signe de vie pendant les dix autres mois de l'année. En novembre, ça ne leur disait pas grand-chose de venir, mais en juillet ils voyaient l'opportunité de loger gratuitement dans une maison avec vue sur la mer. Erica s'était crue épargnée cet été, puisque la moitié du mois de juillet était passée sans que personne ne se soit manifesté. Et voilà maintenant que son cousin Conny appelait pour dire qu'il était déjà en route avec femme et enfants. Rien que pour une nuit, elle devrait pouvoir le supporter. Elle n'avait jamais été spécialement copine avec aucun de ses deux cousins, mais elle était trop bien élevée pour refuser de les recevoir, même si c'était ce qu'elle aurait eu de mieux à faire, étant donné les pique-assiettes que c'était.

Erica était tout de même contente d'avoir cette maison à Fjällbacka où elle et Patrik pouvaient accueillir leurs amis, qu'ils soient invités ou non. Après la disparition subite de leurs parents, le mari de sa sœur avait essayé d'obtenir la vente forcée de la maison. Mais Anna avait fini par en avoir assez des mauvais traitements physiques et psychiques que Lucas lui faisait subir. Elle avait divorcé et possédait maintenant la maison en indivision avec Erica. Comme elle habitait à Stockholm avec ses deux enfants, Patrik et Erica avaient pu

s'installer à Fjällbacka et en contrepartie ils payaient tous les frais. Plus tard, ils auraient à régler ce problème de façon définitive, mais pour l'instant Erica était simplement heureuse d'avoir encore la maison et d'y habiter à l'année.

Elle jeta un regard sur la pièce et comprit qu'il lui faudrait se remuer si elle voulait recevoir sa famille correctement. Elle se demanda quelle serait la réaction de Patrik devant cet envahissement, puis elle redressa la tête. S'il pouvait la laisser seule ici pour aller au boulot alors qu'il était censé être en vacances, elle avait bien le droit d'accueillir du monde si elle voulait. Elle avait déjà oublié que, l'instant d'avant, elle avait trouvé assez commode de ne plus l'avoir dans les pattes.

Ernst et Martin étaient effectivement de retour de leur intervention, et Patrik commença par les mettre au courant de l'affaire. Il les fit venir dans son bureau et ils se laissèrent tomber chacun sur une chaise. Ernst était écarlate de colère que ce soit Patrik qui ait été désigné pour mener l'enquête, mais celui-ci choisit de l'ignorer. C'était à Mellberg de régler ça, au pire il se débrouillerait sans l'aide d'Ernst si son collègue refusait de collaborer.

— J'imagine que vous êtes déjà au courant de ce qui s'est passé.

— Oui, on a entendu l'appel quand on était en voiture. Martin, qui était jeune et enthousiaste, était assis droit comme un *i* sur sa chaise, un carnet de notes sur les genoux et un stylo prêt à l'action.

— Une femme a donc été retrouvée assassinée dans la brèche du Roi à Fjällbacka. Elle était nue et paraissait avoir entre vingt et trente ans. Sous son corps, on a aussi trouvé deux squelettes humains d'origine et d'âge inconnus. J'ai eu une estimation officieuse de la part de Karlström à la brigade technique, il dit qu'ils n'étaient pas de la première fraîcheur. On risque d'être assez débordés, avec en plus toutes les bagarres entre soûlards et les ivresses au volant qui nous tombent dessus. Annika et Gösta sont en vacances tous les deux, et il ne nous reste qu'à nous retrousser les manches sans eux en attendant. En réalité, moi aussi je suis en vacances cette semaine, mais j'ai accepté de revenir travailler, et

c'est donc moi qui mènerai cette enquête, puisque c'est le souhait de Mellberg. Des questions ?

Il s'adressait surtout à Ernst, qui choisit cependant de ne pas entrer en conflit, à tous les coups pour pouvoir ensuite pleurnicher dans son dos.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Martin était comme un cheval écumant d'impatience dans son box et il dessinait des cercles dans l'air au-dessus de son bloc-notes.

— Je veux que tu commences par vérifier dans le SIS les femmes qui ont été signalées disparues depuis, disons, deux mois. Il vaut mieux garder une marge pour ce qui est du temps jusqu'à ce que la médicolégale nous fournisse davantage d'infos. Mais je dirais que le décès est bien plus récent que ça, il remonte peut-être juste à deux, trois jours.

— Tu n'es pas au courant ? dit Martin.

— De quoi ?

— Schengen est en panne. Il faut qu'on se passe de son système d'information, on fera comme au bon vieux temps.

— Merde alors. Fallait que ça tombe pile en ce moment. Bon, chez nous, il n'y a pas eu de disparitions signalées, d'après Mellberg et d'après ce que je savais avant de partir en vacances, je propose donc que tu appelles tous les districts proches. Tu travailleras en cercles concentriques, en commençant par le milieu, puis tu élargis, tu comprends ce que je veux dire ?

— Mais oui, jusqu'où veux-tu que j'aille ?

— Aussi loin qu'il le faut, jusqu'à ce que tu trouves quelqu'un qui corresponde. Appelle Uddevalla tout de suite aussi, ils te donneront un signalement préliminaire qui te servira de base de recherche.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? L'enthousiasme dans la voix d'Ernst n'était pas du genre contagieux.

Patrik regarda les notes qu'il avait prises après son entretien avec Mellberg.

— J'aimerais que tu commences par parler avec ceux qui habitent à proximité de la brèche du Roi. S'ils ont vu ou entendu quelque chose cette nuit, ou tôt ce matin. Le site est bourré de touristes dans la journée, ça signifie que le corps ou les corps si on veut pinailler y ont forcément été transportés durant la nuit ou à l'aube. Je pense qu'on peut établir qu'ils sont passés par la grande entrée, personne n'aurait monté toutes les marches depuis la place Ingrid-Bergman avec une

telle charge. Le gamin l'a trouvée vers six heures du matin, et moi je me concentrerais sur un moment entre neuf heures du soir et six heures du matin. Pour ma part, j'ai l'intention d'aller jeter un coup d'œil aux archives. Il y a quelque chose avec ces deux squelettes qui me travaille. J'ai l'impression que je devrais savoir ce que c'est mais… Ça ne vous évoque rien ? Rien qui remue vos souvenirs… ?

Patrik écarta les bras et attendit une réponse, les sourcils levés, mais Martin et Ernst ne firent que secouer la tête. Il soupira. Bon, alors il ne lui restait qu'à descendre dans les catacombes…

Ignorant qu'il ne rassemblait pas toutes les sympathies, même s'il aurait pu s'en douter en faisant marcher ses méninges, Patrik était en train de farfouiller parmi de vieux papiers dans les domaines souterrains du commissariat de Tanumshede. La poussière avait recouvert la plupart des dossiers, mais un semblant d'ordre y régnait heureusement encore. Il ne savait pas exactement ce qu'il cherchait, pourtant il était sûr que ça se trouvait là.

Assis en tailleur sur le sol en ciment, il parcourait méthodiquement les cartons de dossiers l'un après l'autre. Des décennies de destins humains passaient par ses mains et il était peu à peu frappé par le nombre de gens et de familles qui revenaient sans cesse dans les registres de la police. En voyant le même nom de famille surgir pour la énième fois, il se dit que les actes criminels semblaient parfois se transmettre des parents aux enfants et même aux petits-enfants.

Son téléphone portable sonna, c'était Erica.

— Salut ma chérie, tout va bien ? Il connaissait déjà la réponse. Oui, je sais qu'il fait chaud. Essaie de rester près du ventilo, je ne vois pas d'autre solution. Je voulais te dire, on a un meurtre sur les bras, là, et Mellberg voudrait que je mène l'enquête. Est-ce que ça t'embêterait beaucoup si je retournais au boulot pendant quelques jours ?

Patrik retint sa respiration. Il savait qu'il aurait dû l'appeler pour l'avertir qu'il serait peut-être obligé de bosser, mais à la manière fuyante des mâles il avait choisi de repousser l'inévitable à plus tard. D'un autre côté, Erica connaissait les obligations de son métier. La période estivale était la plus chargée

pour la police de Tanumshede, et ils étaient obligés de prendre de très courts congés à tour de rôle. Même ces quelques rares journées d'un seul tenant n'étaient pas garanties, tout dépendait du nombre d'états d'ébriété, de bagarres et d'autres effets dérivés du tourisme que le poste devait gérer. Et les homicides se retrouvaient en quelque sorte sur une échelle à part.

Elle dit quelque chose qu'il faillit louper.

— Une visite, tu dis ? Qui ça ? Ton cousin ? Patrik soupira. Non, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Bien sûr que j'aurais préféré qu'on se retrouve tous les deux, mais si maintenant ils sont en route je n'y peux rien. Ils ne resteront qu'une nuit ? OK, je passerai acheter quelques crevettes avant de rentrer, comme ça tu n'auras pas à te mettre aux fourneaux. Je serai là vers sept heures. Bisous, ciao.

Il glissa l'appareil dans sa poche et continua à feuilleter le contenu des cartons devant lui. Un dossier marqué "Disparus" attira son attention. Une personne ambitieuse avait réuni tous les rapports de personnes disparues qui figuraient dans les enquêtes de police. Patrik sentit qu'il venait de trouver ce qu'il cherchait. Ses doigts étaient pleins de poussière et il les essuya sur son short avant d'ouvrir le dossier assez mince. Après avoir feuilleté et lu un moment, il sut que sa mémoire venait d'avoir le coup de pouce dont elle avait eu besoin. Il aurait dû se souvenir de cette affaire tout de suite, en considérant le petit nombre de personnes dans ce district qui avaient réellement disparu sans qu'on les retrouve. Un effet de l'âge, sans doute. A présent, il avait en tout cas les rapports devant les yeux et il sentait que tout ça ne pouvait pas être un hasard. Deux femmes portées disparues en 1979 et jamais retrouvées. Deux squelettes retrouvés dans la brèche du Roi.

Il remonta à la lumière en emportant le dossier avec lui et le posa sur son bureau.

Les chevaux étaient tout ce qui la retenait là. D'une main expérimentée, elle étrilla énergiquement le hongre brun. L'activité physique, qui lui permettait de donner libre cours à sa frustration, faisait fonction de soupape. C'était vraiment chiant, d'avoir dix-sept ans et de ne pas être maître de sa propre vie. Dès qu'elle serait majeure, elle se tirerait de ce trou

de merde. Elle accepterait la proposition du photographe qui l'avait abordée dans la rue à Göteborg. Quand elle serait mannequin à Paris et qu'elle gagnerait un tas d'argent, elle leur dirait où ils pourraient aller se la fourrer, leur formation à la con. Le photographe avait dit que pour chaque année qui passait sa valeur comme top model diminuait, et un an de sa vie serait perdu avant qu'elle puisse partir, seulement parce que son vieux faisait une fixation sur son avenir. Personne n'avait besoin d'études pour marcher sur le podium, et ensuite, quand elle aurait disons vingt-cinq ans et qu'elle serait trop âgée, elle se marierait avec un millionnaire et elle n'aurait plus rien à faire de sa menace de la déshériter. En un jour, elle pourrait dépenser en shopping l'équivalent de toute la fortune de son père.

Et son connard de frère n'arrangeait rien avec toute cette supériorité qu'il trimballait. D'accord, c'était mieux d'habiter chez lui et Marita, plutôt qu'à la maison, mais pas tant que ça. Il était tellement parfait, ce con. Il ne faisait jamais d'erreurs, alors que, elle, tout était automatiquement sa faute.

— Linda ?

Toujours pareil, même ici dans l'écurie il ne la laissait pas tranquille.

— Linda ? La voix se fit plus exigeante. Il savait qu'elle était ici, ce n'était pas la peine d'essayer de se débiner.

— Oui, merde, arrête de me harceler. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu n'es pas obligée de me parler sur ce ton. Je trouve que ce n'est pas trop te demander d'être un peu polie.

Elle ne fit que marmonner quelques jurons en réponse que Jacob laissa passer.

— T'es pas mon père, seulement mon frère, t'as pensé à ça ?

— J'en suis bien conscient, oui, mais tant que tu habites sous mon toit, j'ai une certaine responsabilité à ton égard.

Parce qu'il avait dix-sept ans de plus qu'elle, Jacob croyait tout savoir, mais c'était facile de rouler les mécaniques quand on était à l'abri du besoin comme lui. Leur père avait dit et redit que Jacob était un fils dont on pouvait être fier. Il saurait gérer le domaine familial d'une main sûre, si bien que Linda supposait que l'ensemble allait lui revenir en héritage. En attendant, il pouvait se permettre de faire comme si l'argent n'avait aucune importance pour lui, mais Linda le perçait à jour. Tout le monde admirait Jacob parce qu'il travaillait avec

des jeunes en difficulté, mais tout le monde savait aussi qu'il finirait par hériter du manoir et d'une grosse fortune, et alors on verrait bien ce qu'il resterait de son intérêt pour le bénévolat.

Elle ricana en elle-même. Si Jacob savait qu'elle faisait le mur le soir, il péterait un plomb, et s'il savait qui elle voyait, elle se prendrait un savon mémorable. On pouvait se montrer solidaire avec les démunis tant qu'ils ne se bousculaient pas devant votre porte. Jacob disjoncterait s'il apprenait qu'elle voyait Johan, et il y avait des raisons très enracinées à cela. Johan était leur cousin et la guerre entre les deux branches de la famille durait depuis bien avant la naissance de Linda, oui même avant que Jacob soit né. Elle ne savait pas pourquoi, seulement que c'était comme ça, et cela ajoutait un peu de piment à la sauce quand elle filait le soir le retrouver. Sans compter qu'elle se sentait bien avec lui. Il était un peu réservé, d'accord, mais il avait douze ans de plus qu'elle et possédait une assurance que les mecs de son âge n'avaient que dans leurs rêves les plus fous. Le fait qu'ils soient cousins ne la préoccupait pas du tout. Aujourd'hui, des cousins pouvaient se marier et, même si cela n'entrait pas dans ses projets d'avenir, elle n'avait rien contre le fait de peaufiner son apprentissage avec lui, à condition que ça se passe en secret.

— Tu voulais quelque chose ou t'es juste venu me surveiller comme ça, pour le fun ?

Jacob poussa un profond soupir et posa une main sur son épaule. Elle essaya de reculer, mais sa main était lourde.

— Je n'arrive pas à comprendre d'où tu tiens toute cette agressivité. Les jeunes avec qui je travaille auraient tout donné pour avoir une maison et une jeunesse comme les tiennes. Un peu de reconnaissance et de maturité n'auraient pas été de trop, tu sais. Et oui, je voulais quelque chose. Le repas est prêt, ce serait bien si tu pouvais te changer et venir manger avec nous.

Il relâcha la prise autour de son épaule et sortit de l'étable. En maugréant, Linda abandonna l'étrille et alla se préparer. C'est vrai qu'elle avait faim, malgré tout.

Martin avait encore le cœur brisé. Il ne savait pas combien de fois cela lui était déjà arrivé, mais le fait d'être habitué ne

rendait pas la chose moins douloureuse. Comme toujours, il avait cru qu'elle était faite pour lui, celle qui posait sa tête sur l'oreiller à côté de lui. Bien sûr, il savait qu'elle était déjà prise, mais dans sa naïveté habituelle il avait cru être plus qu'un divertissement pour elle et il avait pensé que les jours de son compagnon légitime étaient comptés. Il était loin de se douter qu'avec sa mine candide et son physique mignon il attirait les femmes mûres comme la confiture attire les mouches. Déjà bien installées dans le train-train conjugal, elles n'avaient aucune intention de quitter leurs maris pour un flic sympa de vingt-cinq ans, mais elles n'hésitaient pas une seconde à s'envoyer en l'air avec lui quand il fallait satisfaire désir et besoin d'affirmation. Martin n'avait rien contre une relation purement physique, il était même particulièrement talentueux dans ce domaine, mais il était aussi un jeune homme très sentimental. Les béguins trouvaient tout simplement un bon terreau en Martin Molin. C'est pourquoi ses petites histoires se terminaient toujours dans les pleurs et les grincements de dents, lorsque les femmes le remerciaient et rentraient chez elles retrouver leur vie, ennuyeuse peut-être, mais stable et familière.

Il poussa un profond soupir, assis là devant son bureau, tout en s'efforçant de se focaliser sur la tâche qui l'attendait. Les appels qu'il avait passés jusque-là s'étaient révélés infructueux, mais il restait de nombreux districts de police à contacter. C'était bien sa chance que la base de données européenne tombe en panne juste quand ils en avaient le plus besoin.

Deux heures plus tard, il se pencha en arrière et lança son stylo contre le mur, par pur dépit. Aucune disparue qui corresponde au signalement de la victime. Qu'allaient-ils faire maintenant ?

Ce n'était vraiment pas juste. Il était plus âgé que ce morveux et c'était lui qui aurait dû prendre la direction de l'enquête, mais, bon, les grands talents étaient toujours méconnus dans ce bas monde. Ça faisait des années qu'il s'appliquait à cirer les pompes à ce con de Mellberg, et pour récolter quoi ? Ernst négocia les virages de la route de Fjällbacka beaucoup trop vite et, s'il ne s'était pas trouvé dans une voiture de police, il aurait certainement vu bon nombre de doigts d'honneur

dans le rétroviseur. Qu'ils essaient donc, ces putains de touristes, et il leur montrerait de quel bois il se chauffait.

Aller frapper chez les voisins, c'était une mission de débutant, pas celle d'un homme avec vingt-cinq ans d'expérience professionnelle. C'était plutôt à ce gamin de Martin de le faire, et lui, Ernst, aurait passé un moment au téléphone à bavarder avec les collègues des autres districts.

Il bouillonnait intérieurement, mais c'était son état d'esprit naturel depuis qu'il était enfant, rien qui sorte de l'ordinaire. Un tempérament coléreux qui le rendait plutôt inapte à un métier impliquant tant de contacts sociaux, mais, d'un autre côté, il inspirait du respect aux voyous, qui sentaient d'instinct qu'Ernst Lundgren n'était pas quelqu'un à qui chercher noise si on tenait à sa santé.

Quand il traversa le bourg, on le suivit du regard et on le montra du doigt, et il comprit que la nouvelle s'était déjà propagée à travers tout Fjällbacka. Il dut traverser la place Ingrid-Bergman à une allure d'escargot à cause de tous les stationnements sauvages, et il eut la satisfaction de voir son passage causer un certain nombre de départs précipités de la terrasse du café *Le Ponton*. Ils avaient raison. Si leurs voitures étaient encore là à son retour, il se ferait un plaisir de gâcher les vacances de ceux qui se garaient n'importe comment. Les faire souffler un peu dans le ballon aussi peut-être. Plusieurs conducteurs étaient en train de siroter une bière. Avec un peu de chance, il pourrait sans doute retirer quelques permis de conduire.

Il n'y avait pas beaucoup d'emplacements pour se garer dans le petit bout de rue devant la brèche du Roi, mais il fit un créneau serré et commença l'opération porte-à-porte. Comme de bien entendu, personne n'avait rien vu. Des gens qui en général notaient quand le voisin lâchait un pet chez lui devenaient sourds et aveugles quand la police demandait quelque chose. Cependant, Ernst était obligé de le reconnaître, ils n'avaient peut-être réellement rien entendu. En été, le niveau sonore était tellement élevé la nuit, avec tous les gens bourrés qui rentraient chez eux au petit matin, que les habitants avaient appris à filtrer les bruits pour conserver un bon sommeil nocturne. N'empêche que c'était sacrément irritant.

Dans la dernière maison il fit enfin une touche. Pas une grosse prise, certes, mais pas négligeable non plus. Le vieux

dans la maison la plus éloignée de l'entrée de la brèche du Roi avait entendu une voiture arriver vers trois heures du matin quand il était allé se soulager. Il put même préciser l'heure, trois heures moins le quart, mais il ne s'était pas donné la peine de regarder dehors, si bien qu'il ne pouvait rien dire ni de la voiture ni du conducteur. Mais il avait été instructeur d'auto-école et, des voitures, il en avait conduit dans sa vie. Il était totalement certain que ce n'était pas une voiture très récente, elle avait probablement quelques années au compteur.

Super, la seule chose qu'avaient donnée deux heures de porte-à-porte était que l'assassin avait vraisemblablement amené les cadavres en voiture vers trois heures du matin, et qu'il conduisait éventuellement une voiture de modèle ancien. Pas vraiment glorieux comme résultat.

En repassant sur la place, son humeur s'améliora notablement quand il aperçut de nouveaux stationnements sauvages aux places libérées juste avant. Chouette, il allait les faire souffler dans le ballon, ces petits rigolos, à s'en péter les poumons !

Une sonnerie persévérante à la porte interrompit Erica alors qu'elle était en train de passer l'aspirateur. Elle transpirait abondamment et elle écarta quelques mèches trempées de son visage avant d'ouvrir la porte. Ils avaient dû conduire comme des dératés pour être déjà là.

— Salut ma grosse !

Deux bras costauds la serrèrent dans un étau, elle n'était pas la seule à transpirer ! Le nez profondément enfoui dans l'aisselle de Conny, elle comprit qu'elle-même devait sentir la rose et le lilas comparée à lui.

Après s'être dégagée de son étreinte, elle dit bonjour à Britta, la femme de Conny, en se contentant de lui serrer poliment la main. Après tout elles ne s'étaient rencontrées qu'à quelques rares occasions. Britta avait une poignée de main humide et molle qui vous donnait l'impression de serrer un poisson mort. Erica frissonna et maîtrisa son envie d'aller s'essuyer la main.

— Waouh, quel ventre ! C'est des jumeaux que tu as là-dedans ou quoi ?

Erica n'aimait pas du tout voir son corps commenté de cette façon, mais elle avait fini par comprendre que la grossesse laissait le champ libre à tout un chacun pour avoir une opinion sur sa morphologie et tâter son ventre d'une manière beaucoup trop familière. Il était même arrivé que de parfaits inconnus s'approchent et posent sans façon la main sur son ventre. Elle se prépara à cela et effectivement Conny ne tarda pas à s'y mettre.

— Oh, mais c'est un petit joueur de foot que tu as là ! Avec des coups de pied comme ça, c'est forcément un garçon. Venez sentir ça, les enfants !

Erica n'eut pas la force de protester et elle fut aussitôt attaquée par deux paires de mains pleines de glace qui tachèrent sa tunique de grossesse blanche. Heureusement, Lisa et Victor, du haut de leurs six et huit ans, se désintéressèrent vite de la question.

— Et que dit l'heureux père ? Il compte les jours, non ?

Conny n'attendit pas la réponse, les dialogues n'étant pas son fort.

— Eh oui, la vache, je me rappelle quand mes propres morveux sont venus au monde. Une sacrée expérience. Mais dis-lui de ne surtout pas regarder du côté où ça se passe. Ça vous fait perdre toute envie pour un bon bout de temps après.

Il gloussa et donna un coup de coude à Britta. Elle répondit d'un regard acide. Erica réalisa que la journée serait longue. Pourvu que Patrik rentre à une heure décente !

Patrik frappa doucement à la porte de Martin. Il était un peu jaloux de l'ordre qui y régnait. Le dessus de son bureau était tellement propre qu'on aurait pu l'utiliser comme table d'opération.

— Ça avance ? Tu as trouvé quelque chose ?

La mine découragée de Martin le renseigna bien avant qu'il secoue la tête. Merde alors. Le plus important pour l'enquête, là tout de suite, était de pouvoir identifier la femme. Quelque part, des gens se faisaient du souci pour elle. Il y avait forcément quelqu'un quelque part à qui elle manquait !

— Et toi ? Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

Martin indiqua de la tête le dossier que Patrik tenait à la main.

— Je crois, oui.

Patrik avança une chaise et s'assit à côté de Martin.

— Regarde ça. Deux femmes ont disparu de Fjällbacka à la fin des années 1970. Je ne comprends pas comment j'ai fait pour ne pas m'en souvenir tout de suite, c'était à la une de tous les journaux. En tout cas, j'ai trouvé les dossiers qui restent de l'enquête.

Le dossier qu'il avait posé sur le bureau était vraiment poussiéreux et Patrik vit à la main agitée de Martin que ça le démangeait de l'essuyer. Un regard appuyé calma tout de suite ses ardeurs de propreté. Patrik ouvrit le dossier et montra les photographies qui servaient d'introduction.

— Ça, c'est Siv Lantin, elle a disparu le jour de la Saint-Jean 1979. Elle avait dix-neuf ans. L'autre fille s'appelle Mona Thernblad, elle a disparu quinze jours plus tard, elle avait dix-huit ans. Aucune des deux n'a jamais été retrouvée, malgré une énorme mobilisation avec battues, hommes-grenouilles et tout le bataclan. Ils ont trouvé le vélo de Siv dans un fossé, mais c'est tout. Et de Mona, seulement une basket.

— Oui, maintenant que tu le dis, il me semble en avoir entendu parler. Il y avait un suspect, non ?

Patrik feuilleta les papiers d'enquête jaunis et posa son doigt sur un nom tapé à la machine.

— Johannes Hult. C'est son propre frère, tu te rends compte, Gabriel Hult, qui a appelé la police pour dire qu'il l'avait vu avec Siv Lantin, sur la route de sa ferme à Bräcke, la nuit où elle a disparu.

— On a pris le tuyau au sérieux ? Je veux dire, dénoncer son frère comme suspect d'un meurtre, il doit y avoir pas mal de choses derrière un acte pareil ?

— La guerre dans la famille Hult durait depuis des années et tout le monde était au courant. A mon avis, les déclarations de Gabriel ont été accueillies avec un certain scepticisme, mais il fallait mener une enquête quoi qu'il en soit. Johannes a été interrogé deux fois. Mais il n'y avait aucune preuve, à part les affirmations de son frère, c'était parole contre parole, et on l'a relâché.

— Il se trouve où aujourd'hui ?

— Je ne suis pas sûr, mais je crois que Johannes Hult s'est suicidé peu de temps après. Merde, il aurait fallu avoir Annika ici maintenant, elle aurait pu nous mettre à jour le dossier en moins de deux. C'est plus que maigre, ce qu'on a sous la main, là.

— Tu as l'air assez certain que les deux squelettes sont bien ceux de Siv et Mona ?

— Certain est un grand mot. Je me base sur des vraisemblances. Nous avons deux femmes disparues dans les années 1970 et voilà que surgissent deux squelettes qui semblent avoir quelques années sur le dos. Combien de chances y a-t-il, à ton avis, que ce soit une simple coïncidence ? Je ne suis pas certain, non, on ne pourra l'être que lorsque le médecin légiste se sera prononcé. Mais je ferai en sorte qu'il ait accès à ces données au plus vite.

Patrik jeta un coup d'œil à sa montre.

— Merde, il faut que j'accélère. J'ai promis de rentrer tôt aujourd'hui. On a le cousin d'Erica qui vient et je dois passer acheter des crevettes et des trucs pour ce soir. Tu peux envoyer ces infos au médecin légiste ? Et fais le point avec Ernst dès son retour, des fois qu'il aurait trouvé quelque chose de valable.

La chaleur le frappa comme s'il heurtait un mur quand il sortit de l'hôtel de police et il prit la direction de sa voiture d'un pas rapide, pour gagner au plus vite un milieu climatisé. Si la chaleur le mettait à rude épreuve, il imaginait aisément comment elle devait peser sur Erica, la pauvre chérie.

Pas de pot d'avoir des visiteurs juste maintenant, mais il comprenait qu'elle avait du mal à dire non. Ceci dit, la famille Flood repartirait le lendemain et ça ne ferait qu'une soirée de perdue. Il régla la clim au maximum et mit le cap sur Fjällbacka.

— Tu as parlé avec Linda ?

Laini tourna nerveusement ses mains. C'était un geste qu'il avait appris à détester.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Elle n'a qu'à faire ce qu'on lui dit.

Gabriel ne leva même pas les yeux et continua calmement ses occupations. Son ton coupait court à tout, mais Laini ne se

laissait pas réduire au silence si facilement. Malheureusement. Cela faisait de nombreuses années maintenant qu'il aurait préféré voir sa femme se taire plutôt que parler. Mais cela aurait tenu du miracle compte tenu de sa personnalité.

Pour sa part, Gabriel Hult était comptable jusqu'au bout des ongles. Il adorait comparer les crédits et les débits pour arriver à un équilibre en fin d'exercice, et il détestait cordialement tout ce qui touchait aux sentiments et ne relevait pas de la logique. La netteté était son credo et, malgré la chaleur estivale, il était en costume et chemise, certes en tissu léger, mais très stricts. Ses cheveux châtains s'étaient raréfiés, il les coiffait en arrière et n'essayait certainement pas de dissimuler la partie dégarnie au sommet du crâne. La cerise sur le gâteau était les lunettes rondes qui reposaient en permanence au bout de son nez et lui permettaient de jeter un regard condescendant à son interlocuteur par-dessus la monture. Les bons comptes font les bons amis, c'était la devise qui lui servait de règle de vie et il aurait vraiment aimé que son entourage ait la même philosophie. Au lieu de cela, on aurait dit qu'ils consacraient toute leur force et leur énergie à ébranler son équilibre parfait et à lui rendre la vie difficile. Tout serait tellement plus simple s'ils suivaient ses conseils au lieu d'aller faire un tas de bêtises de leur propre initiative.

Le principal souci en ce moment dans sa vie était sa fille. Jacob n'avait tout de même pas été aussi difficile quand il était ado ! Dans l'imaginaire de Gabriel, les filles étaient plus calmes et plus accommodantes que les garçons. Alors que maintenant ils se retrouvaient avec un monstre sur les bras qui disait noir quand ils disaient blanc et qui de façon générale faisait de son mieux pour gâcher la vie de son père. Cette lubie stupide de devenir top model, il n'en donnait pas cher. Bien sûr qu'elle était mignonne, Linda, sauf que malheureusement elle avait le cerveau de sa mère et elle ne tiendrait pas une heure dans le monde impitoyable de la mode.

— Nous avons déjà eu cette discussion, Laini, et je n'ai pas changé d'avis depuis. Il est hors de question que Linda parte faire des photos chez un photographe douteux qui veut la voir nue. Linda fera des études pour avoir un métier, un point c'est tout.

— Oui, mais dans un an elle aura dix-huit ans et elle fera ce qu'elle veut. Mieux vaut quand même la soutenir maintenant,

plutôt que risquer de la voir disparaître pour de bon l'année prochaine, tu ne trouves pas ?

— Linda sait d'où vient l'argent, et ça m'étonnerait fort qu'elle disparaisse sans être assurée que la source continuera à couler. Et si elle poursuit ses études, c'est exactement ce qui se passera. J'ai promis de lui donner de l'argent tous les mois à condition qu'elle ne s'arrête pas après le bac, et c'est une promesse que j'ai l'intention de tenir. Maintenant je ne veux plus entendre parler de ça.

Laini continua à se tordre les mains, mais elle savait reconnaître quand elle avait perdu et elle sortit du cabinet de travail, les épaules basses. Elle referma doucement les portes derrière elle et Gabriel poussa un soupir de soulagement. Ce rabâchage lui portait sur les nerfs. Depuis toutes ces années, elle devrait le connaître suffisamment pour savoir qu'il n'était pas homme à changer d'avis une fois sa décision prise.

Il retrouva sa satisfaction et son calme dès qu'il put reprendre ses écritures. Les logiciels de comptabilité ne l'avaient jamais tenté, il adorait avoir un grand cahier ouvert devant lui, avec des chiffres minutieusement alignés qu'il additionnait en bas de chaque page. Quand il eut terminé, il se pencha en arrière, ravi. Ça, c'était un monde qu'il contrôlait.

Un instant Patrik se demanda s'il s'était trompé d'endroit. Ceci ne pouvait quand même pas être la maison calme et tranquille qu'il avait quittée le matin même. Le niveau sonore était bien supérieur à ce qui est autorisé dans la plupart des lieux de travail, et on aurait dit que quelqu'un y avait lancé une grenade. Des affaires qui ne lui appartenaient pas gisaient éparpillées partout, et tous les objets de la pièce semblaient avoir été déplacés. A en juger par l'expression d'Erica, il aurait sans doute dû être de retour au moins une heure plus tôt.

Interloqué, il compta deux enfants seulement et deux adultes et il se demanda comment ils s'y prenaient pour faire à eux seuls autant de bruit que toute une halte-garderie. La télé était allumée et la chaîne Disney hurlait à plein volume, un petit garçon courait derrière une fille plus petite encore et la menaçait avec un pistolet à eau. Les parents des deux garnements étaient tranquillement installés sur la véranda, un